

4. LA VIE LITTÉRAIRE AU TEMPS DU DICTIONNAIRE

C'est au moment où la langue française prend de plus en plus le pas sur le latin dans les domaines qui jusque-là lui étaient réservés (n° 26) que la nécessité d'un dictionnaire se fait donc sentir ; au moment aussi où tout un courant littéraire, dont Malherbe est le chef de file, réagit contre les audaces et les outrances des écrivains du siècle précédent et prétend régenter la langue de façon à la rendre plus pure (n° 27). A partir de 1620, ce souci de pureté s'affirme comme l'un des aspects importants de la vie littéraire.

A Paris comme en province, la langue et la littérature ne sont pas uniquement affaire de spécialistes. Les cercles littéraires, les salons et les académies réunissent hommes et femmes, écrivains et gentilhommes, gens de cour et gens de la ville, qui se passionnent pour la pureté d'un mot ou d'un tour, discutent de telle ou telle oeuvre, échangent épigrammes laudateurs ou satiriques et autres pamphlets. Les cercles les plus réputés sont : l'académie des frères Dupuy, bibliothécaires du roi, érudits qui favorisent les relations entre savants et philologues de toute l'Europe ; l'hôtel de la marquise de Rambouillet, qui connaît une activité intense de 1620 à 1648 ; les cercles précieux, représentés par le salon de Mademoiselle de Scudéry qui s'épanouissent dans les années 1650-1660 (n°28-29).

Les tenants du purisme, dont Guez de Balzac est l'illustration (n°30), font partie du groupe que Richelieu a élevé au rang d'académie officielle : Conrart, Chapelain, Perrot d'Ablancourt, (n° 31 à 33) et à qui il entend faire jouer un rôle de contrôle sur l'évolution de la langue. La toute jeune assemblée est ainsi amenée à donner son sentiment sur la "Querelle du Cid" (n° 35 à 37). La reconnaissance par tous du rôle dévolu à l'Académie est loin d'être unanime et des textes reflétant ces controverses et ces batailles circulent dans les salons (n° 38 à 41).

26. René DESCARTES, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, plus la dioptrique, les météores et la géométrie qui sont des essais de cete méthode*, Leyde, Jan Maire, 1637. In-quarto, édition originale avec envoi autographe au père Mersenne. Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 4472

Philosophe et savant né en Touraine en 1596, Descartes a étudié le droit à Poitiers puis quitté la France pour une raison inconnue. L'emploi du français à la place du latin dans son célèbre *Discours de la méthode*, alors que ce texte préface des essais scientifiques, est une innovation qu'il justifie en ces termes :

"Si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens".

Il consacre la première partie de l'ouvrage à l'histoire de son esprit et à la déception qu'il a retirée de ses études au collège de La Flèche, pourtant "l'une des plus célèbres écoles d'Europe" : " Je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues et même aussi à la lecture des livres anciens [...] J'estimais fort l'éloquence et j'étais amoureux de la poésie, mais je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique".

27. François de MALHERBE, *Les Oeuvres de Mre François de Malherbe, gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy*, Paris, Charles Chappellain, 1631. In-quarto, deuxième édition
Bibliothèque de l'Institut de France, 4° Q 125*

François de Malherbe (1555-1628) est né à Caen. Après quelques années passées à Aix, il vient en 1605 à Paris où il s'impose comme premier poète à la Cour.

Malherbe rompt avec le passé et la tradition poétique de l'humanisme. Il décide d'épurer la langue qu'il trouve trop riche, de la clarifier et de la rendre plus précise. Selon lui, le vocabulaire doit cesser ses emprunts au latin, à l'italien, aux dialectes. Il faut écarter les mots vieillis et les diminutifs. La langue littéraire ne doit pas comporter non plus de mots techniques. Les termes du Palais, par exemple, à la fois archaïsants et techniques, sont bannis. C'est de l'usage de la Cour, dans sa partie la plus éclairée, celle qui parle la langue de l'Île de France ou de la Normandie, qu'il faut s'inspirer. Pour être comprise de tous, la langue doit être claire ; il faut en écarter les obscurités et les ambiguïtés. Malherbe s'attache à préciser de la façon la plus exacte la valeur propre de chaque mot. Il pense qu'il ne doit pas exister de synonyme. A une expression précise correspond une syntaxe rigoureuse. Il exige notamment l'emploi des articles et des pronoms personnels sujets.

Vers la fin de sa vie, il attire à lui Chapelain, Balzac, Faret et Vaugelas. Ce sont eux qui recueillent l'enseignement de sa vieillesse et le diffusent.

28. Jean-Baptiste Poquelin, dit MOLIERE, *Les Précieuses ridicules*, dans *Les Oeuvres de Monsieur de Molière*, Paris, Denis Thierry, Claude Barbin, Pierre Trabouillet, 1682. In-octavo
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° Q 579A* réserve

Le mouvement précieux est un phénomène social et littéraire qui touche les milieux aristocratiques et bourgeois. A l'apogée de la préciosité, vers 1660, Paris voit prospérer quarante salons où se pressent huit cents participants dont deux cents écrivains parmi lesquels on retrouve la plupart des académiciens français. Les dames reçoivent dans leur chambre d'apparat, installées sur leur lit et l'on prend place autour d'elles en particulier dans la "ruelle", espace entre le lit et la cloison.

Les précieux recherchent le raffinement dans le goût, les manières et le langage. Dans ce domaine, certains sont des fanatiques du purisme. Ils bannissent les "mauvais" mots, s'attachent à fixer le sens et l'emploi des mots avec une précision extrême, n'hésitent pas à créer des mots nouveaux, donnent à des mots anciens des nuances nouvelles, et abusent de l'hyperbole.

C'est ce milieu - ou du moins ses excès - que Molière met en scène de façon à la fois bouffonne et fidèle dans *les Précieuses ridicules*, pièce représentée pour la première fois le 18 novembre 1659 avec un succès qui dépasse les espérances.

Molière ne s'attaque pas à des individualités. Il cherche à amuser le public parisien en raillant les "pecques provinciales", bourgeoises de surcroît, ridicules car elles imitent mal les "véritables précieuses".

29. Antoine DE SOMAIZE, *Le Grand dictionnaire des Pretieuses, historique, poetique, geographique, cosmographique, cronologique et armoirique, où l'on verra leur antiquité, coustumes, devises, éloges, études, guerres, heresies, jeux, loix, langage, moeurs, mariages, morale, noblesse ; avec leur politique* ... Paris, Jean Ribou, 1661. In-octavo, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° O 164 B

On ignore tout de la biographie d'Antoine Baudeau de Somaize, secrétaire de la connétable Colonna. Son apparition dans la vie littéraire est brève et les quelques ouvrages qu'il écrit sont consacrés à la préciosité.

A l'occasion de la polémique qui se déclenche autour de la publication des *Précieuses ridicules* de Molière, il publie *les Véritables Précieuses, les Précieuses ridicules mises en vers, le Procès des*

Précieuses, comédie en vers burlesques, et en 1659 un *Dictionnaire des Précieuses* suivi en 1661 d'un second.

Cet ouvrage satirique sur l'usage mondain et le jargon à la mode dans les salons exploite le succès de la pièce de Molière. Il recueille des expressions qui avaient cours dans les ruelles à côté de celles qu'il invente de toutes pièces. Un inventaire et des notices sur les principaux membres du mouvement précieux (il en cite environ huit cents) sont présentés accompagnés d'une "clef".

30. Jean-Louis GUEZ, seigneur de BALZAC, *Le Barbon*, Paris, Augustin Courbé, 1648. In-octavo, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° R 191*

Jean-Louis Guez de Balzac (1597-1654) représente, pour les tenants du purisme, le modèle de l'éloquence et du goût français, l'équivalent pour la prose de Malherbe en poésie.

Issu d'une famille de petite noblesse languedocienne, il étudie chez les Jésuites puis à Paris et à l'université de Leyde où enseignent les maîtres les plus réputés de l'art oratoire. En 1624 paraissent ses *Lettres*, qui traitent de l'actualité mondaine, politique et littéraire. Ne parvenant pas à acquérir la bienveillance de Richelieu, il se retire en 1631 à Balzac, en Angoumois, d'où il garde des relations suivies avec les milieux littéraires parisiens. Il entretient alors des relations épistolaires avec plus de cent trente correspondants parmi lesquels sa cousine Madame de Rambouillet, les érudits du cercle Dupuy et ses confrères de l'Académie française : Séguier, Boisrobert, Pellisson, Voiture, Conrart, Chapelain et Perrot d'Ablancourt.

Il donne son avis sur les auteurs et les oeuvres, intervient par exemple dans la "Querelle du Cid" (n° 35-36) pour soutenir Corneille, en affirmant que la règle des règles pour l'écrivain est de donner du plaisir. Après sa mort, Valentin Conrart édite ses oeuvres.

Le Barbon, paru en 1648, est une oeuvre polémique, satire des "pédants de collège". Un barbon, nous dit la première édition du *Dictionnaire*, est un mot utilisé au figuré pour railler les personnes trop sérieuses ou trop sévères pour leur âge. Dans le livre de Balzac, il s'agit d'un érudit pointilleux, amateur de la langue du siècle précédent, et qui "tient que l'enthousiasme de la poésie française a cessé depuis qu'on ne dit plus ... la flo-flottante mer et la clo-clotante poule".

31. Valentin CONRART, *Traité de l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste, très-nécessaire à tous ceux qui ont à parler en public*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1686. In-octavo
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° P 54C

Valentin Conrart, bien qu'ayant peu écrit lui-même, joue dans l'histoire littéraire de son époque un rôle considérable. Assidu aux réunions de l'hôtel de Rambouillet et aux samedis de Mademoiselle de Scudéry, il est considéré comme un mécène généreux et un critique judicieux. Vaugelas dit de lui : "Nous avons à Paris une personne de grand mérite qui ne sait point la langue grecque ni la latine, mais qui sait si bien la française qu'il n'y a rien de plus beau que sa prose et ses vers. Presque tous ceux qui se mêlent de l'un et de l'autre et nos maîtres même le consultent comme leur oracle et il ne sort guère d'ouvrage de prix auxquels il ne donne son approbation avant que d'en expédier le privilège".

Conrart est en effet secrétaire du roi depuis 1627, ce qui lui permet de signer les privilèges d'impression (voir n° 68) et d'avoir un regard sur la production littéraire. Son travail de révision des manuscrits fait qu'on lui attribue plus d'une fois la paternité de textes qu'il n'a pas écrits. Ainsi en est-il du *Traité de l'action de l'orateur* de Le Faucheur.

32. Jean CHAPELAIN, *La Pucelle ou la France délivrée*, Paris, Augustin Courbé, 1657. In-octavo, troisième édition
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° Q 400

Jean Chapelain (1595-1674) est plus important par son activité et par l'influence qu'il exerce sur les milieux littéraires français que par son oeuvre poétique proprement dite.

Fils de notaire parisien, il devient, après la mort de son père, précepteur et intendant dans des maisons nobles. Passionné de l'Antiquité, il connaît aussi parfaitement les littératures espagnole et italienne. Assidu de l'hôtel de Rambouillet, il fait partie du petit cercle des amis de Conrart qui forment le noyau de l'Académie française et il est, dans la Compagnie, l'un des hommes de confiance de Richelieu. Il entretient de nombreuses relations parmi les hommes de lettres et compte des correspondants dans toute l'Europe. Il influe sur le goût de son temps par ses écrits théoriques : préfaces, discours académiques, lettres. En 1663, c'est à lui que s'adresse Colbert lorsqu'il décide de reprendre la politique de Richelieu de distribution de gratifications royales : Chapelain doit rédiger un mémoire recensant les écrivains les plus dignes d'être pensionnés.

En 1656 paraissent les douze premiers chants de son épopée *La Pucelle*, histoire de Jeanne d'Arc dans laquelle il célèbre longuement Dunois, ancêtre de son protecteur le duc de Longueville. Ce travail attendu depuis plus de vingt ans comme un chef-d'oeuvre est un échec et lui vaut les railleries de la jeune génération, en particulier celles de Boileau qu'il avait oublié dans la liste des écrivains à pensionner.

Père du *Dictionnaire*, il propose le projet à l'Académie et en dresse le plan mais il n'a part à la rédaction proprement dite que pendant un laps de temps assez court.

33. Nicolas PERROT D'ABLANCOURT (traducteur), *L'Histoire de Thucydide de la guerre du Péloponèse continuée par Xénophon de la traduction de N. Perrot sr d'Ablancourt*, Paris, Augustin Courbé, 1662. In-folio, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, Fol V 15

Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) est célèbre pour avoir élevé le genre de la traduction au-dessus de l'érudition. Né dans une famille protestante de Châlons-sur-Marne, il connaît l'hébreu, le grec, le latin, et pratique l'espagnol et l'italien. Après des études de droit à Paris, il devient avocat au Parlement à dix-huit ans et est élu à l'Académie française à vingt et un ans. Il s'intéresse à la rédaction du *Dictionnaire* et préside l'une des deux commissions à son domicile. En 1640, à trente-quatre ans, il se retire en Champagne pour se consacrer à ses travaux tout en gardant des contacts avec les milieux littéraires parisiens.

Le genre de la traduction, remis à la mode vers 1620, prend un essor considérable. Il permet à un public plus large que celui des seuls érudits de découvrir les auteurs antiques ou modernes. Mais surtout, voulant offrir une version digne des oeuvres originales, Perrot d'Ablancourt cherche à élever la langue française à la perfection atteinte par les auteurs grecs et latins, et pour cela prend quelques libertés avec les textes anciens.

Il expose dans ses préfaces une doctrine cohérente de la traduction libre et revoit minutieusement ses textes en compagnie de Conrart qui ne connaît ni le latin ni le grec. Le titre de "belle infidèle" dont Ménage qualifie sa traduction d'une oeuvre de Lucien rend justice à la beauté du style, mais souligne l'écart entre l'original et la transposition.

34. Jean-Jacques CAFFIERI, Buste de Pierre CORNEILLE, 1777. Moulage du buste conservé à la Comédie-Française.
Académie française, Musée de Castries

Pierre Corneille (1606-1684) est né à Rouen d'une famille de la bourgeoisie de robe. Il fait ses études chez les Jésuites, puis obtient à dix-huit ans une licence en droit. En 1628, il devient avocat du roi au siège des Eaux et Forêts.

Il est pris de bonne heure par la passion de la poésie et du théâtre et écrit dans sa vie trente-trois pièces illustrant tous les genres. Son premier triomphe est celui du *Cid* en 1637. Il entre à l'Académie dix ans plus tard. Après l'échec de *Surena* (1674), il dit adieu à la scène, sans oublier de veiller à la réédition de son théâtre.

35. Pierre CORNEILLE, *Le Cid. Tragi-comédie*, Paris, François Targa, 1637. In-quarto, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 4° Q 150 A réserve

Le Cid, représenté au Marais pendant l'hiver 1636-1637, obtient un triomphe. Mais Corneille n'a pas complètement respecté la règle des trois unités qui commence alors à s'imposer sur la scène française. Sa pièce est attaquée par des jaloux qui lui reprochent son imitation trop fidèle de Guilhem de Castro - l'auteur espagnol dont il s'est inspiré - et l'invraisemblance de l'union de Chimène avec l'assassin de son père. Une polémique s'ensuit, partageant le monde des lettres. Elle dure toute l'année 1637, jusqu'à ce que Richelieu confie l'arbitrage de la "Querelle" à l'Académie.

36. *Les Sentimens de l'Académie française sur la tragi-comédie du Cid*, Paris, Jean Camusat, 1638. In-octavo, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° AA 54E

L'Académie, soucieuse de conserver son impartialité dans l'examen du *Cid*, élit trois commissaires, parmi lesquels se trouve Chapelain, et discute leurs mémoires en séance plénière. Chapelain rédige un résumé qu'il présente à Richelieu. La pièce y est examinée scène par scène et les avis de l'Académie sont ordonnés en deux parties. La première traite du sujet de la pièce, de sa construction, de sa versification, de l'application des règles, du respect des exigences de la bienséance, de la vraisemblance. La seconde comporte des remarques sur la langue, tant sur le plan grammatical que lexical.

Corneille est déçu par le jugement de l'Académie qui le blanchit de l'accusation de plagiat, mais désapprouve certains aspects de l'intrigue, jugés scandaleux. Il se retire quelques années puis donne trois tragédies respectueuses des règles, *Horace* (1640), *Cinna* (1641) et *Polyeucte* (1642). La "Querelle" contribue à faire reconnaître l'autorité de l'Académie qui élabore à cette occasion une norme linguistique et esthétique.

37. Pierre CORNEILLE, *Le Théâtre de Corneille revu et corrigé par l'Autheur*, Paris, Augustin Courbé et Guillaume de Luyne, 1660. In-octavo
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° Q 563* réserve

Dans cette édition de ses oeuvres, Corneille corrige son style en sacrifiant les images les plus précieuses et les plus baroques, en particulier dans *le Cid*. Il consacre à chacune des pièces un examen où se mêlent l'autocritique et la justification.

38. [Charles de SAINT-EVREMOND], *La Comédie des Académistes pour la réformation de la Langue Française. Pièce comique. Avec le roole des présentations faites aux grands jours de ladite Académie*, (Paris), Imprimé l'An de la Réforme (1650). In-octavo, édition originale
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° Q 562 A 11

Homme d'épée connu pour son bel esprit, Saint-Evremond (1614-1703) est contraint à l'exil en 1661 à cause de son opposition politique. Sa comédie satirique sur les débats de l'Académie est une oeuvre de jeunesse aujourd'hui fort rare. Après avoir circulé anonymement sous forme manuscrite dans les salons de la capitale à partir de 1637, elle est finalement imprimée sous un pseudonyme, mais Pellisson la mentionne et sait à qui l'attribuer. Saint-Evremond lui-même n'en reconnaît la paternité qu'en 1680.

Les répliques de la piécette se veulent teintées de bon sens populaire et traduisent les réactions conservatrices d'un public inquiet à l'idée d'un contrôle exercé sur son langage : "Ils ont bien courage de gloser dessus notre langage, mais ils passent deux ans à réformer six mots" (p.2) ; "Monsieur tout allait bien du temps de ces vieux mots, Si l'on parlait plus mal, l'on vivait plus à l'aise" (p.33).

Le final se moque plus particulièrement de la "bataille du car" :
"Grâce à Dieu compagnons, la divine Assemblée
A si bien réussi que la langue est réglée.
Nous avons retranché ces vieux et rudes mots,
Introduits autrefois par les barbares Gots.
Nous les avons ôtés, et de pleine puissance
Faisons aux écrivains une juste défense,
Qui devra leur servir d'une très forte loi,
Qu'ils n'usent pour jamais de "car" ni de "pourquoi",
"Parce que" ni "parfois" ne sont plus à la mode
"Combien que" n'est pas bon, "or" est très incommode ..."

39. [Gilles MENAGE], *Requête des dictionnaires à Mrs de l'Académie*, XVII^{ème} siècle. Manuscrit in-octavo
Bibliothèque Mazarine, Ms 3940 (2013), f.67

Composée dès 1636, cette pièce satirique circule plusieurs années dans les salons avant d'être imprimée. Elle critique la prétention de l'Académie de régenter la langue et vaut à son auteur de n'être jamais admis à l'Académie malgré son érudition (voir aussi n° 48).

40. Antoine FURETIERE, *Nouvelle allégorique ou histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Paris, Pierre Lamy, 1658. In-octavo, deuxième édition, publiée la même année que la première, avec gravure dépliant
Bibliothèque de l'Institut de France, 8° 0156

Antoine Furetière est né à Paris en 1619 dans une famille bourgeoise. Il fait des études de droit, est reçu avocat et achète la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il commence vers 1640 une carrière d'homme de lettres en publiant des poèmes satiriques, fréquente les salons comme celui de Mademoiselle de Scudéry et se lie avec La Fontaine, Conrart, puis Gilles Boileau, frère aîné de Nicolas. Après la publication de ses poèmes (1655) et de sa *Nouvelle allégorique*, la protection de l'Académie lui est acquise. Il y entre en 1662 (voir aussi n° 96 à 99).

La *Nouvelle allégorique* raconte de façon imagée les conflits de la vie littéraire de l'époque. Au royaume d'Eloquence règne la princesse Rhétorique, aidée de son Premier ministre Bon-Sens, et conseillée par les avis des "quarante barons et conseillers" qui siègent dans la cité d'Académie. Ce royaume subit l'invasion de l'armée du capitaine Galimatias, souverain du royaume de Pédanterie.

Ce récit allégorique relate l'affrontement entre le purisme qui veut éliminer les équivoques et les obscurités de la langue, et les attitudes érudites et archaisantes représentées par les "cuistres". Dans le camp des défenseurs - et vainqueurs - se retrouvent tous les bons auteurs : le connétable Corneille, l'amiral Malherbe et Chapelain, "grand podestat des terres Epiques". Furetière fait au passage allusion à l'Académie :

"Le seul chevalier à ne s'être pas mis en campagne est Valentin Conrart car, excellent homme de cabinet, il rend plus de services à la reine chez lui que sur le champ de bataille. Sa maison est un séminaire d'honnêtes gens qui, après y avoir fait quelque temps leur noviciat, sont dignes d'entrer au Palais de Rambouillet où ils font profession solennelle de Sagesse, de Science et de Vertu".

41. Bataille rangée entre les troupes de la princesse Rhétorique et celles du capitaine Galimatias. gravure en taille douce illustrant la *Nouvelle allégorique ...* d'Antoine Furetière, 1658. Reproduction photographique Studio Sartoni
Académie française, Musée de Castries

Les deux armées se font face. A l'usurpateur Galimatias se rallient les Equivoques, les Allusions, les Antithèses, les Ironies, les Exagérations et les Hyperboles, tandis que la défense du royaume d'Eloquence est assurée par des troupes moins nombreuses mais de qualité, composées notamment des Harangues, des Sermons et des Discours funèbres, des Plaidoyers, des Histoires, des Lettres, des Romans et des Traductions.